

Que Faire ? Les hommes nouveaux, Nicolaï Tchernychevski (1863),
Editions des Syrtes, 2000

Préface Yolène Dilas-Rocherieux

Pourquoi rééditer le *Que faire?* de Tchernychevski, ce texte déconcertant, au style bien trop ampoulé pour se voir littérairement réhabilité ? Tout simplement, parce qu'il permet de retrouver ces années 1850-1860, une période charnière où émerge en Russie un nouveau groupe social, l'intelligentsia, ouverte à la pensée politique occidentale, tout en restant arc-boutée sur les refus slavophiles envers la culture libérale-bourgeoise européenne. A l'évidence, ce roman politique est un marqueur dans l'histoire du bolchevisme, non seulement pour son impact sur la structure mentale du jeune Lénine, mais pour son contenu qui témoigne d'une ébauche de rapprochement (Gracchus Babeuf ¹ s'y était employé avant lui) entre les trois éléments fondamentaux de l'orthodoxie communiste : la promesse de perfection contenue dans l'utopie, la violence rédemptrice et la sacralisation de la connaissance du mouvement historique et de ses lois (matérialisme pré-marxiste). Avec Tchernychevski, l'acte révolutionnaire, jusqu'ici autosuffisant avec les nihilistes ou les activistes purs -- à l'instar d'un Bakounine pour qui "*le culte de l'action aboutissait à une théorie de l'inutilité de la théorie*" ² ou d'un Netchaev adorateur d'une seule science, celle "*de la destruction*" ³ --, trouve justification dans la légitimité des refus et des désirs par les savoirs et la logique. Ce processus de légitimation de la violence se voit encore rehaussé par les qualités intellectuelles et psychologiques d'hommes sans pareil, décidés à tout sacrifier (amours, confort, famille et amitiés) pour éduquer les masses arriérées, les amener au refus total de la vieille société, et ainsi faciliter le passage dans un monde inversé : un univers parfait, sorti tout droit des utopies de Robert Owen et de Charles Fourier.

¹ Fin 1795, Babeuf écrit un article intitulé *Quoi faire?* qui a été comparé par Claude Mazauric au *Que faire?* de Lénine, in *Babeuf*, textes choisis, Paris, Les classiques du peuple, 1976.

² Alain Besançon, *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Gallimard, 1996, p. 177.

³ *Catéchisme révolutionnaire* (1869), in Michel Confino, *Violence dans la violence, le débat Bakounine-Netchaev*, Paris, François Maspéro, 1973, p. 100.

Doté d'une faible constitution physique et d'une timidité maladive, Nicolaï Tchernychevski ne semblait pas fait pour son destin. Né le 12 juillet 1828 à Saratov ⁴, son enfance et son adolescence avaient été préservées de la brutalité de l'enseignement public, grâce aux leçons de son père, un ecclésiastique qui l'avait doté d'une culture générale solide, renforcée par la connaissance de sept langues dont le latin. Confronté à la société réelle à l'âge de dix-huit ans, après son entrée en dernière année de séminaire, il renonce à la prêtrise et s'inscrit à la Faculté d'histoire et de philosophie de Saint-Pétersbourg. Il s'y éprend de philologie, fréquente les cercles littéraires, comme celui du professeur en marge Irinarche Vedenski, et découvre les textes interdits de Feuerbach, Owen, Saint-Simon ou Fourier. Mêlé à de jeunes étudiants en rupture de société, il prend rapidement conscience de son appartenance à une minorité éclairée, qu'il nommera les "*hommes à part*", une poignée de "possédés" selon Dostoïevski. Ses études universitaires bouclées, il tenta bien de se plier aux règles de l'enseignement de la grammaire et de la littérature face à de jeunes lycéens provinciaux qu'il fascine par sa liberté d'esprit, mais le métier convenait peu à sa personnalité. C'est ainsi qu'il s'installe en 1854 à Saint-Pétersbourg avec sa femme, Olga Socratovna, décidé à vivre uniquement de sa plume.

En 1890, le marxiste Georges Plékhanov notait combien fut réelle l'influence de Tchernychevski et de son *Que faire?* -- écrit et publié en 1863 -- sur des générations de révolutionnaires russes: "*Qui n'a lu et relu ce livre fameux? Qui n'a subi son attrait et sous son influence bénéfique, qui ne s'est purifié, amélioré, fortifié, enhardi? [...] Qui, après avoir lu ce roman, n'a pas réfléchi sur sa propre vie, n'a pas soumis ses propres aspirations et inclinations à un examen rigoureux? Nous en avons tiré la force morale et la foi en un avenir meilleur*" ⁵. Pour autant, jamais l'auteur du *Que faire?* et du *Prologue* (1866) n'eut sa part dans les divers mouvements activistes. Peureux des foules, il préférerait son bureau à la rue et, comme le décrit Vladimir Nabokov, demeura un révolutionnaire en robe de chambre, un publiciste superbement efficace pour détourner la censure et jouer sur l'opinion. Sa revue politique et littéraire, *Sovremennik* (*Le Contemporain*), fut

⁴ Sur la rive droite de la Volga, cette ville est située à 350 kms au nord de Tsaritsyne (qui devient Stalingrad en 1925 et Volgograd en 1961) et à 1300 kms au sud/est de Saint-Pétersbourg (futur Léninegrad).

⁵ Cité par Jean-Jacques Marie, in l'introduction à Lénine, *Que Faire?*, Paris, Seuil, 1966, p. 23.

un succès avec ses 4700 abonnés en 1858, élargis à 7000 trois ans plus tard. Exempt de charisme et de la moindre qualité de tribun, sa force de persuasion tenait uniquement dans des écrits alambiqués dont chaque ligne était passée au crible de la censure d'Etat. A partir de 1861, moment fort des troubles étudiantins, il est sous surveillance permanente, soupçonné d'être à la tête de mouvements insurrectionnels, et bientôt poursuivi sans la moindre preuve, sinon une lettre commandée par les forces de police à un faussaire. Arrêté en juillet 1862, puis détenu dans la forteresse Pierre et Paul où se morfondait un jeune révolutionnaire de vingt-deux ans, nommé Pissarev, il se voit condamné en 1864 à sept ans de bagne, suivis de la déportation à vie en Sibérie. Son humiliation publique - agenouillé sous la pluie, pancarte au cou, avant d'être enferré --, marqua cruellement les étudiants présents, mais l'oubli semblait fatal sans l'écriture de ce *Que faire?*, un brûlot qui allait devenir la référence des jeunes en révolte. Gracié à la fin de sa vie par le Tsar Alexandre III, il revint en sa ville natale pour y mourir en octobre 1889. Il a soixante et un ans et a vécu l'exil intérieur vingt-cinq ans durant.

Qui était réellement Tchernychevski ? Selon Vladimir Nabokov, un homme décharné, myope, maladroit et désordonné, de santé fragile, mais doté d'une capacité de travail monstrueuse ; un exalté persuadé d'être chargé d'une mission : devenir le deuxième sauveur, achever l'oeuvre du Christ. Pour Vera Starkoff, ce jeune étudiant élancé, timide et silencieux, était un artiste et un savant, destiné à la prêtrise avant de se convertir au matérialisme après la lecture de Feuerbach. Son unique ambition aurait été de se cantonner au statut d'homme utile : "*Il est des êtres rayonnants comme des centres lumineux. Tchernichevsky projeta à son époque des clartés dans tous les sens. [...] initiateur du socialisme, de la libre-pensée et de l'émancipation féminine [...] novateur dans la théorie de l'art. Son oeuvre multiple reflète sa grande beauté morale*" ⁶ .

Le vrai Tchernychevski ressemblait très certainement à cet adolescent sentimental décrit par Vera Starkoff, mais très tôt détaché du monde réel, incapable de se pencher sur les choses concrètes, plus attiré par les représentations abstraites ou scientifiques. Ayant acquis une croyance totale en la raison, il aimait à relater les faits dans le moindre détail, à visualiser les choses et

⁶ Vera Starkoff, *Tchernichevsky*, Paris, Portraits d'hier, 1er juin 1910, n°30, p. 163.

les lieux sous forme de plans et de chiffres; "*un rationnel*" écrit Nabokov qui "*pouvait courber la plus insignifiante rêverie en un fer à cheval de la logique*"⁷. A la base de tous ses actes, l'utilité, jusqu'à mettre en plan sa déclaration d'amour à Olga, après avoir séparé le pour et le contre d'une telle alliance. Son analyse critique du système en place repose sur ce qu'il nommait un "*égoïsme intelligent*", radicalement opposé à "*l'égoïsme bête*" désigné comme l'obstacle à la fusion entre l'épanouissement de l'individu et l'intérêt général. Les premiers éléments de sa pensée utilitariste sont repérables dans un mémoire de licence intitulé "*Les rapports esthétiques de l'Art et de la Réalité*", écrit en trois nuits l'année 1853, et soutenu en 1855 à l'Université de Saint-Petersbourg. A suivre ce dernier, l'art avait trois grandes finalités: "*la reproduction de la réalité*", "*l'explication de la vie*" et "*l'appréciation de la réalité*"; en bref, il se devait d'être utile à l'humanité, servir l'avenir et le progrès, après avoir supplanté "*l'art pour l'art*", défendu par une minorité de réactionnaires, les partisans du servage, hostiles à l'entrée en littérature du moujik opprimé. Il est intéressant de retrouver à l'identique l'esthétisme révolutionnaire de Tchernychevski chez un Léon Trotski lorsqu'il décrit l'inutilité de l'art bourgeois, une fois créé l'art révolutionnaire, en s'appuyant sur l'exemple de la tour Eiffel, "*ce jeu de construction*" dont l'utilité se serait affirmée après-coup (radiocommunication) sans pour autant la rendre harmonieuse. Par contre, si celle-ci "*avait été construite dès le début en vue de cette fin, elle aurait probablement eu des formes plus rationnelles encore et, par suite, une beauté artistique plus grande*"⁸. Cette forme d'association entre l'utile (le besoin universel), le beau et le bien se retrouve dans la description du "*canif idéal*" par le même Trotski, ramené au résultat de la "*connaissance des propriétés de la matière et des méthodes pour la travailler*", à laquelle s'ajoutent "*l'imagination*" et "*le goût*"⁹. La conclusion revient à Tchernychevski, la négativité de "*l'art pour l'art*" tient dans la dissociation du beau et de l'utile, alors que les deux termes sont intrinsèquement synonymes. Sa thèse de l'homme naturellement égoïste l'amenait à distinguer tout ce qui sert l'intérêt de l'humanité (le bien) de son contraire (le mal), le tout étant validé à l'aune d'une science

7 Vladimir Nabokov, *Le don*, Paris, Gallimard, 1967, p. 328.

8 Léon Trotski, *Littérature et révolution* (1922), Paris, René Julliard, 1964, p. 281.

9 Ibid., p. 284.

assimilable à une morale, puisqu'elle fournissait les réponses aux questions sur le sens de la vie et permettait d'effectuer la graduation des intérêts universels par "*l'application aux problèmes sociaux d'axiomes de la géométrie*" ¹⁰. Haussée à hauteur d'une morale, la science révélait encore les potentiels humains à choisir entre l'utile et l'inutile, entre le bien et le mal, et donc à sérier les bons et les mauvais comportements : "*Il existe un état du monde absolument satisfaisant. La science prouve qu'il est cohérent, désirable et possible. La pensée, éclairée et guidée par la découverte scientifique, conçoit ce monde dans tous les détails, avec un degré absolu de certitude*" ¹¹. Mais seule une minorité était jugée capable de s'engager sur ce chemin, car l'homme avait été perverti, dénaturé par l'histoire, nullement capable de "*vivre la règle simple du calcul rationnel, pas prêt pour la vie bienheureuse*", d'où la nécessité de le rééduquer, de redresser ce qui a été courbé. Sur ce terrain, la cible de Tchernychevski est double : d'un côté dégager l'opinion publique des brumes de l'ignorance en l'ouvrant aux refus et aux savoirs les plus simples, de l'autre, initier les plus avancés aux thèses de Feuerbach et des socialistes européens. Sa méthode d'approche est celle du camouflage des savoirs interdits en les insérant entre les lignes d'articles consacrés au banal quotidien. Il forçait ainsi le lecteur à décoder ses textes, à reconnaître tel ou tel concept sous un autre, à lire Russie sous le mot Italie, ou encore à deviner le nom d'un homme politique contemporain derrière celui de Napoléon. Par ce subterfuge, les premiers éléments du matérialisme scientifique avaient trouvé preneurs en Russie, avant d'être reliés, grâce à l'écriture du *Que faire?*, à la vision d'un autre univers, une utopie transplantée dans les paysages et les cultures de la vieille Russie. Mélange de rationnel et d'imaginaire, ce roman allait trouver chez le jeune Lénine un lecteur attentif et passionné.

En 1902, au moment d'élaborer ses propres théories de la révolution, Lénine avait repris le titre de ce roman initiatique afin de souligner la filiation de sa lutte avec le persécuté du tsarisme. Jamais il ne cessa de lui rendre hommage et déclara en 1904: "*Il m'a labouré de fond en comble*" ¹². Mais ce second *Que*

¹⁰ *Le principe anthropologique en philosophie* (1860), cité in Besançon, op cité, p. 142.

¹¹ Analyse de la pensée de Tchernychevski, Alain Besançon, op. cité, p. 143.

¹² Cité par Jean-Jacques Marie dans l'introduction à Lénine, *Que faire?*, op. cité, p. 23.

faire?, pour être rapproché de celui de Tchernychevski, doit être replacé dans un contexte de rupture avec la social-démocratie.

Le divorce de Lénine avec les sociaux-démocrates s'explique, selon l'un de ses biographes Dimitri Volkogonov ¹³, comme le résultat d'un différent avec Plékhanov sur la question des libertés, alors que son ancien compagnon Nicolaï Valentinov ¹⁴ n'y perçoit que la désillusion d'un jeune adepte dépité. Dépité, mais surtout humilié, rabaissé par le père du marxisme russe, au moment où Lénine lui propose de participer, avec Axelrod et Véra Zassoulitch, à l'élaboration et au lancement d'un journal nommé *L'Iskra* (*L'Étincelle*). Plékhanov se serait montré prétentieux, traitant Lénine comme un petit apprenti, décidé à diriger seul le journal. Conscient d'être allé trop loin, le maître avait reculé, la revue était née, mais le lien entre les deux hommes était irrémédiablement brisé.

Pourtant, Plékhanov et Axelrod avaient réussi, un temps, à canaliser la pensée de Lénine, à le persuader de la justesse des thèses de Marx sur le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie dans le processus historique, et donc de la nécessité d'une alliance avec les partis libéraux progressistes pour parvenir au socialisme. Une fois délivré de cette tutelle, Lénine pouvait enfin dissocier la Russie de l'Occident, lui trouver sa voie propre en renouant avec ses premières amours en politique, Tchernychevski. Si ce dernier marqua à ce point Lénine, c'est peut-être parce qu'il sut dégager les ingrédients de l'orthodoxie communiste, sans pour autant réussir à les accommoder. Lénine était devenu révolutionnaire bien avant d'avoir lu Marx, s'était un temps assoupli grâce aux leçons de Plékhanov; mais la rupture l'avait replongé, quelques années avant la révolution de 1905, dans ses rêves d'engagement extrême avec cette fois, grâce au matérialisme historique, la preuve scientifique et donc sacrée, que le but est juste, nécessaire, unique. En 1902, son *Que Faire?* lui permettait enfin de fusionner l'héritage d'une intelligentsia russe, fortement imprégnée d'activisme, et un marxisme épuré de l'occidentalisme, élément de fascination et de répulsion. "*Il faut rêver, j'écris ces mots et tout à coup j'ai peur*" ¹⁵, par cette phrase, Lénine révèle les contradictions de son engagement, tiraillé entre scientisme et utopie: "[...] un marxiste a-t-il en

¹³ Dimitri Volkogonov, *Le vrai Lénine, d'après les archives secrètes soviétiques*, Paris, Robert Laffont, 1995

¹⁴ Nicolaï Valentinov, Tchernychevski et Lénine, *Le Contrat social*, vol 1, n°2, mai 1957.

¹⁵ Lénine, *Que faire?*, Paris, Seuil, 1966, p. 228.

général le droit de rêver, s'il n'oublie pas que, d'après Marx, l'humanité s'assigne toujours des tâches réalisables et que la tactique est le processus d'accroissement des tâches du Parti qui se développent en même temps que lui?"

¹⁶ Lénine avait tout lu, marqué par Bielski, Herzen (populistes), Bakounine et Netchaev; mais avec Tchernychevski, l'action avait trouvé caution dans la connaissance, tout comme la visée (le monde inversé) trouvait caution dans l'action.

Sans l'article de Nicolaï Valentinov, sans l'interrogation par cet ancien compagnon de route sur la terreur révolutionnaire, ses racines et ses protagonistes, la question de l'influence de Tchernychevski sur le jeune Lénine aurait certainement été minimisée ¹⁷. Selon lui, l'explication au régime impitoyable installé en 1917 serait tout entière dans Tchernychevski qui affirmait en 1848 "*la meilleure forme de gouvernement c'est la dictature*". La thèse de Valentinov repose sur une rencontre, une conversation tenue en 1904 dans un petit café de Genève entre Lénine, lui-même, Vorovski (futur ambassadeur de la Russie soviétique en Italie) et Goussiev (futur chef de la direction politique de l'armée soviétique). Au centre de l'échange, la littérature, les ouvrages marquants pour les uns et les autres. Mais au moment où Valentinov mentionnait le *Que faire?* de Tchernychevski, le jugeant primaire et prétentieux, Lénine "*se dressa avec un tel élan que sa chaise craqua sous lui. Son visage se pétrifia et le rouge lui monta aux pommettes, comme toujours lorsqu'il se mettait en colère*" ¹⁸. Pour sa défense, Lénine lui rétorqua que Tchernychevski était "*le plus grand et le plus doué des représentants du socialisme avant Marx*", et que si l'ouvrage était primaire, alors comment expliquer l'enthousiasme de centaines de révolutionnaires à son endroit. Il raconta l'avoir lu à 14 ans, sans en avoir saisi la profondeur, puis l'avoir relu après l'exécution de son frère, pendu le 8 mai 1887 pour complot contre le Tsar. A 17 ans, marqué à vie par ce sacrifice, il s'était vu bloquer l'accès au système d'enseignement public, étiqueté une fois pour toutes comme opposant au régime traditionnel. Placé en résidence forcée dans la confortable propriété familiale de Kokouchkino, il était ainsi devenu un paria.

¹⁶ Ibid., p. 229.

¹⁷ Nicolaï Valentinov, *Tchernychevski et Lénine* (II), in *Le Contrat social*, vol. 1, n°3, juillet 1957, p. 172.

¹⁸ Valentinov, op. cité, vol 1, n°2, p. 101.

L'incident de Genève fut oublié, mais la conversation retranscrite par Voroski en 1919, allait servir Valentinov pour sonder la personnalité du grand leader et retrouver dans ses actes les héros du *Que Faire?* de Tchernychevski.

Le roman peut paraître léger, nullement intellectuel; mais le temps passé par Lénine à sa lecture et à son annotation s'explique par l'instrumentalisation de l'intrigue en vue de détourner la censure tout en menant le lecteur, jugé ignorant et obtus, à rechercher le sens caché du texte, à lire le message entre les lignes : *"J'ai usé du stratagème ordinaire des romanciers: j'ai commencé par des épisodes captivants, extraits du milieu ou de la fin, et je les ai enveloppés de brouillard [...] ma signature ne te suffit pas encore, aussi ai-je été dans l'obligation de t'appâter avec des épisodes palpitants [...]. Mais maintenant que je te tiens, je peux poursuivre le récit à ma convenance, c'est-à-dire sans plus de stratagèmes"* (p. 27).

Dans un monde gouverné par l'argent et les profiteurs, chaque personnage est en quête d'émancipation. Pour l'héroïne, Véra Pavlona, (personnage destiné à réhabiliter son épouse Olga qui l'avait beaucoup trompé), le chemin est d'autant plus tortueux, qu'elle est femme et doit donc user de finesse pour contourner sa famille, défier la coutume et contracter un mariage basé sur le respect mutuel et non l'intérêt : *"l'homme n'est parfaitement libre qu'en présence de son égal"*. *"Je suis sortie de ma cave"*, avoue-t-elle à ce moment ; mais le cadre conjugal, trop étriqué, devait être dépassé pour des expériences plus larges comme la création d'un atelier de couture, d'abord sous forme de coopérative de production pour devenir ensuite communauté de vie et de travail. Dans un premier temps, les salaires avaient été calculés en fonction de la tâche et des capacités individuelles, le bénéfice revenant naturellement à la propriétaire des moyens de production. Pour parvenir à une répartition égale du profit, il lui avait fallu éduquer les ouvrières, amener tout l'atelier à la conscience que cette plus-value ne récompense pas *"l'habileté de telle ou telle personne, mais qu'il est l'effet du caractère général de l'atelier, l'effet de son bon fonctionnement, de son objet qui est de procurer des avantages semblables à tous ceux qui participent au travail, quelles que fussent leurs particularités spécifiques ; que le caractère de l'atelier, son esprit, son régime sont faits de l'unanimité, et que dans cette unanimité, la part de chacune des travailleuses est égale"* (p. 155) . A ce stade, la communauté

de vie est présentée comme le pendant naturel du succès de l'effort collectif, puisque l'avantage tiré de la coopérative demandait à s'élargir avec le partage de l'habitat, des frais globaux, des travaux de ménage et de cuisine, en bref: *"l'aisance au lieu de l'indigence, la propreté au lieu de la crasse; une bonne instruction au lieu de la grossièreté"*.

Dans un contexte social hostile, une telle expérience n'avait pour but que d'élargir le cercle *"des honnêtes gens"*, faire la preuve, sans théoriser, que le travail est un mouvement vers l'avant, que *"le mouvement c'est la vie"*. Forte de ces diverses épreuves, Véra Pavlona allait avancer, non sans douleur, sans cesse ramenée à la réalité par des rêves prémonitoires et des rencontres décisives, dont celle de Rackhmétov, nommé le rigoriste ou le géant, un spécimen *"d'homme nouveau"* forgé par la lecture, l'effort physique et l'ascétisme. D'une espèce fort rare, cette catégorie d'individus était destinée à tirer la société vers le haut car *"[...] ce sont eux qui permettent aux gens de respirer [...]. Grande est la masse des bonnes et honnêtes gens, et ces hommes là sont rares, mais dans cette masse, il sont comme la théine dans le thé, comme le bouquet dans un vin généreux, c'est d'eux qu'elle tient sa force et son parfum, c'est la fleur des meilleurs, ce sont les moteurs des moteurs, c'est le sel du sel de la terre"* (p. 238). Effet de charisme ou d'autorité, Véra accepte enfin de ne pas se laisser dominer par ses sentiments de culpabilité après ce qu'elle croit être le suicide de son mari, se laisse convaincre de l'importance de son oeuvre, de ne pas devoir nuire, par ses passions, à la cause de l'humanité. La visée est première lui rappelle Rackhmétov, aussi l'homme *"épris du bien"* ne peut manquer *"d'être un monstre lugubre"* (p. 255). A ce moment précis, l'auteur s'adresse directement au lecteur : *"Mais pour quelle raison avais-je besoin de te communiquer cet entretien précisément ? Pour la raison que c'est l'entretien de Rackhmétov avec Véra Pavlona, as-tu compris au moins ? Pas encore ? Décidément mon pauvre ami, le sens des choses n'est pas ton fort, mais là, pas du tout ! Soit, je vais te mâcher la moitié de la besogne [...]"* (p. 254).

En bousculant Véra, Tchernychevski bouscule son auditoire, dont le jeune Lénine, le pousse à vouloir égaler cet homme engagé sur le chemin de la liberté : *"Hissez-vous donc hors de votre trou, mes amis, ce n'est pas tellement difficile, sortez au grand jour, il fait si bon y vivre, ce chemin est si aisé, si tentant, essayez donc: [...] Observez, réfléchissez, lisez ceux qui décrivent la pure*

jouissance de la vie, qui vous disent que l'homme est capable d'être bon et heureux. [...] Désirez être heureux [...] O, que de jouissances pour l'homme évolué!" (p. 257). Pour atteindre le but suprême, une seule direction, un seul chemin, chacun à son propre rythme, car les "*hommes nouveaux*" ont pour mission de "*rééduquer*", comme Rakhmétov s'y est employé pour dissiper chez Véra les brumes de son éducation d'esclave, pour reconnaître en elle une force physique et psychologique bien supérieure à celle de ses comparses masculins : "*Nous sommes faibles car nous croyons l'être*". Finalement, Véra avait saisi le message, décidée à élargir ses ateliers et à instruire les ouvrières, car le but lui semblait enfin limpide, révélé dans un quatrième rêve, une utopie, la vision d'un monde révolutionné.

En cet endroit enchanteur, la femme est totalement émancipée de la tutelle masculine et, plus encore, de toute aliénation. Elle jouit collectivement de la beauté, de l'amour et de la tendresse, au creux d'un immense palais de cristal, une sorte de phalanstère dressé au milieu de champs fertiles. "*La nature jubile*", lumière, chaleur, chants; à l'infini des citronniers, des abricotiers, des blés drus et luxuriants, une nature saine, sans aucune maladie, cultivée par des producteurs libres, tous adonnés à des tâches variées et interchangeable, mais tous émancipés de la besogne par la machine. Les repas y sont succulents, la vie publique et privée intense avec ses ateliers, ses studios, ses salles de théâtre et ses musées. La beauté de l'architecture, du jamais vu -- "*ou plutôt si, il y a un signe avant-coureur d'une telle architecture, c'est le palais bâti sur la colline de Sydenham*" ¹⁹ --, était le résultat du génie créatif humain et de l'harmonie entre deux matériaux révolutionnaires, le verre et l'aluminium -- "*Tout est aluminium et cristaux*" --, le tout renforcé par la lumière électrique (on retrouve tous ces éléments chez l'architecte bolchevique des années 1920, Tatline). La transparence du cristal traduit l'unité, la qualité morale de ses habitants, l'absence de tares, la fin de l'exploitation "*pas de compte pour ce que peuvent se permettre tous les membres de la société*". La vie est saine et généreuse, peu de vieillards, "*on vieillit tard ici*". De plus, cette population est russe, les paysages sont russes, "*ces gens c'est nous*". Portée dans ses actes par cette vision de l'objet du désir, Véra sait qu'elle "*n'entrera pas encore dans ce royaume parfait*" ; avertie sur les

¹⁹ Il s'agit du Crystal Palace de Londres, construit à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1851.

contours de l'avenir, "*il est radieux et beau*", son rôle se borne désormais à transmettre le message ultime : "*[...] dis-le donc à tous: tel sera l'avenir [...] Aimez-le, aspirez-y, travaillez pour lui, rapprochez le, empruntez-lui pour le présent autant qu'il vous sera possible de faire; votre vie sera radieuse et belle, fertile en joies et en plaisirs dans la mesure où vous l'aurez enrichie d'emprunts faits à l'avenir*" (p. 317).

Avec Tchernychevski, le scientisme était venu renforcer l'activisme sur fond d'utopie avec une réelle habileté pour contourner la censure tsariste, tout en rendant hommage, au détour d'une ligne, à Owen "*le saint vieillard*", à Ludwig Feuerbach "*le père de la philosophie moderne*" ou, encore, au fouriériste Victor Considerant. Personne ne peut mesurer le poids exact de tous ces écrits sur l'engagement de Lénine, mais l'empreinte est visible sur l'orthodoxie communiste et l'expérimentation sortie de la révolution de 1917. Tchernychevski avait montré la voie, dévoilé l'être suprême, cet homme nouveau à double visage : celui du révolutionnaire dont les traits sont identiques à ceux de Rackhmétov le rigoriste, dont le rôle est d'instruire et d'engager le processus du changement, et celui de l'être parfait, sorti remodelé de la nouvelle société, un homme à venir sans tare physique ni psychique, décrit soixante ans plus tard par Léon Trotski comme un individu capable de "*commander à ses propres sentiments, d'élever ses instincts à la hauteur du conscient et de les rendre transparents, de diriger sa volonté dans les ténèbres de l'inconscient. Par là, il se haussera à un niveau plus élevé et créera un type biologique et social supérieur, un surhomme si vous voulez*" ²⁰.

Yolène Dilas-Rocherieux

²⁰ Trotsky, op. cité, p. 289.